



CLASSIQUES
GARNIER

NICOLESCU (Basarab), « L'exil sans retour », *Alkemie Revue semestrielle de littérature et philosophie*, n° 24, 2019 – 2, *L'exil*, p. 51-62

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-09941-3.p.0051](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-09941-3.p.0051)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2019. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

NICOLESCU (Basarab), « L'exil sans retour »

RÉSUMÉ – Le mot “exil” a une multitude de connotations. Je choisis de ne m’occuper que de “l’exil sans retour” des intellectuels roumains dans la période 1945-1989. Il est surprenant de constater le nombre de Roumains qui ont eu une contribution importante à l’édification de la science et de la culture françaises. J’évoque surtout deux grandes personnalités de l’exil roumain : Leonid Mamaliga et Vintilă Horia. La dimension européenne de l’exil roumain va retentir inévitablement sur la construction de l’Europe.

MOTS-CLÉS – Exil roumain de Paris, Cénacle de Neuilly, Mircea Eliade, Musée de l’Exil Roumain de Craïova

NICOLESCU (Basarab), « The Exile Without Return »

ABSTRACT – “Exile” is a word that has multiple connotations. I have chosen to deal only with the Romanian intellectuals’ “exile of no return” that took place between 1945 and 1989. As a matter of fact, the number of Romanians who heavily contributed to French science and culture is surprisingly high. I am recalling here the memory of two major figures among Romanian exiles: Leonid Mamaliga and Vintilă Horia. Eventually, the European dimension of Romanian exiles will inevitably impact the construction of Europe.

KEYWORDS – Romanian exiles in Paris, Neuilly Cenacle, Mircea Eliade, Museum of Romanian exile in Craïova

L'EXIL SANS RETOUR

Le mot « exil » a une multitude de connotations.

Dans la présente étude, je choisis de ne m'occuper que de « l'exil sans retour » des intellectuels roumains dans la période 1945-1989, exil que j'ai vécu pleinement moi-même¹.

La motivation des exilés n'était pas de nature économique. Nous voulions quitter un régime totalitaire pour sauver nos âmes, nos consciences, pour réaliser nos potentialités créatrices dans des conditions de liberté et de démocratie. L'exil était sans retour, car un retour en Roumanie signifiait l'impossibilité de revenir en Occident. Beaucoup d'entre nous avaient, dans leurs rêves, un cauchemar récurrent : nous nous rêvions rentrés en Roumanie et ensuite nous étions dans l'impossibilité de sortir du pays.

Un tel exil est, par définition, tragique. Nous laissons derrière nous nos familles, nos amis, nos biens, nos carrières. Nous effectuons un saut dans le vide, souvent dans des conditions financières très difficiles. Bien évidemment, ce caractère tragique a des degrés différents. La situation était moins difficile pour les hommes de science, les peintres, les sculpteurs ou les professionnels de la musique car ils n'avaient pas le grand handicap de la langue. Mais, pour les écrivains, le problème de la création dans une autre langue et dans une autre culture était très pénible.

Pourtant un miracle s'est produit : le nombre des exilés roumains qui ont participé de façon essentielle à l'édification des cultures de leurs pays d'adoption est considérable. Je voudrais donner quelques exemples. En effet, il est surprenant de constater les multiples Roumains qui ont apporté une contribution importante à la science et à la culture françaises. Ce n'est certainement pas pour faire plaisir aux Roumains que l'ancien Ambassadeur de France en Roumanie, Philippe Étienne,

1 Je me suis établi en France en novembre 1968.

a intitulé sa communication à l'Académie Roumaine du 10 juin 2003 « Ces Roumains qui ont fait la France² ».

Je voudrais évoquer deux grandes personnalités de l'exil roumain, dont j'ai eu le privilège de partager l'amitié : Leonid Mamaliga (1921-2001), fondateur du célèbre Cénacle de Neuilly et le prix Goncourt Vintilă Horia (1915-1992).

Leonid Mamaliga était aussi un remarquable écrivain, connu sous le nom de L. M. Arcade. Je fus introduit au Cénacle de Neuilly en 1969, quelques mois après mon arrivée en France, par mon ami, le peintre Victor Cupsa.

En 1953 fut fondé un cénacle (rue Ribera), autour de Mircea Eliade, auquel participaient 10-15 Roumains dont Leonid Mamaliga. Ce qui reste de ce cénacle est une revue *Saisons (Anotimpuri)*, bénéficiant des contributions de Mircea Eliade, Horia Stamatou et Horia Damian. Après quelques années, le cénacle a disparu suite au départ à l'étranger de beaucoup de ses membres.

En 1958, Leonid Mamaliga prend l'initiative de nouvelles rencontres littéraires, dans son appartement. Son désir était de « retrouver la langue roumaine » et de fonder une revue où tous les auteurs devaient signer avec des pseudonymes. Trente rencontres sporadiques, avec une participation aléatoire, eurent lieu pendant une décennie. Cet embryon du Cénacle de Neuilly fut un véritable laboratoire d'expérimentation d'une forme d'échange assurant une stabilité malgré les vicissitudes de l'exil. Ce cadre fut trouvé et structuré autour de deux axes : la recherche de nouvelles formes d'expression littéraire et l'édition de livres.

Ainsi, à partir de 1968, les séances du Cénacle de Neuilly deviennent trimestrielles et se déroulent selon un rituel immuable : lectures et débats, longue pause pour les nourritures terrestres et reprise des lectures et débats.

Le cénacle était un lieu très recherché par tous les intellectuels roumains, de l'exil du monde entier et de l'intérieur de la Roumanie. Il y avait un noyau dur de quelques membres qui assistaient pratiquement à toutes les séances. Autour de ce noyau dur, il y avait une longue liste d'attente car le lieu était assez exigü, ne permettant pas la présence de plus de trente personnes à la fois. Et il y avait enfin les grandes figures – Mircea

2 Ph. Étienne, « Ces Roumains qui ont fait la France », communication à l'Académie Roumaine, Bucarest, 10 juin 2003.

Eliade, Emil Cioran, Horia Stamatu, Eugène Ionesco, Vintilă Horia et Stéphane Lupasco – qui, de temps en temps, nous donnaient, de par leur simple présence, l'impulsion nécessaire à la continuation d'une œuvre difficile, considérée même par certains comme impossible : le caractère éphémère des associations roumaines de l'exil était un cliché tenace.

Le bilan est impressionnant : plus de 30 ans d'existence, plus de 130 rencontres, 3 000 pages lues, 5 livres édités (deux de Mircea Eliade, un de Horia Stamatu et deux de Leonid Mamaliga, signant sous le pseudonyme de L. M. Arcade) dans la collection « Les cahiers de la Licorne » (« *Caietele Inorogului* »).

Je fus frappé dès le début par la composition de l'auditoire du Cénacle de Neuilly : il y avait certes un bon nombre d'écrivains mais aussi des peintres, des sculpteurs, des cinéastes, des philosophes, des physiciens, des médecins, des ingénieurs. Ceci avait de quoi surprendre les puristes mais, pour moi, il s'agissait d'une ouverture nécessaire. Ma conviction intime a été – et est toujours – que la réduction de la culture à la littérature est un signe du sous-développement culturel. C'est d'ailleurs cette conviction partagée qui a été le ciment de mon amitié indestructible avec Leonid Mamaliga.

Par une synchronicité étonnante, en 1980 une lettre arrivait de Madrid, où Aurelio Rauta suggérait à Leonid Mamaliga la constitution d'une association pour la distribution du livre roumain en exil. Ainsi est née l'association « Hypérion » dont je fus le président mais dont le véritable animateur était toujours Leonid Mamaliga. 10 000 volumes publiés par plus de 130 maisons d'éditions répandues dans le monde (pour la plupart, en faillite) furent ainsi distribués. En même temps, nous avons voulu sortir l'exil roumain de son ghetto en le faisant communiquer avec la spiritualité du pays où nous trouvions, la France. Ainsi, l'intellectualité roumaine de l'exil a trouvé une tribune grâce à des réunions franco-roumaines. Ces réunions ont constitué un complément intéressant du cénacle. C'est l'association « Hypérion » qui a organisé, en 1982, à l'université Paris 1, en collaboration avec la revue *3^e Millénaire*, le premier colloque en France sur l'œuvre de Stéphane Lupasco. C'est aussi l'association « Hypérion » qui, en collaboration avec d'autres associations et institutions, a eu un rôle important dans l'organisation du grand congrès international « Hommage à Mircea Eliade », en 1987, à la Sorbonne.

Leonid Mamaliga était un homme très secret, d'une immense pudeur. Cette discrétion et cette pudeur pouvaient donner une impression de froideur à ceux qui le regardaient de loin. Même sa générosité était tenue secrète. Combien d'écrivains roumains sans un sou ont-ils bénéficié de son appui financier lors de leurs premiers pas en France ?

L'exemple du cénacle de Neuilly démontre la puissance de l'esprit créateur qui parvient à trouver les moyens pour dépasser la condition tragique de l'exil sans retour.

Je voudrais évoquer maintenant une autre figure importante de l'exil roumain à Paris, Vintilă Horia.

Vintilă Horia (1915-1992) est un écrivain européen d'origine roumaine, dont on a fêté le centenaire de sa naissance en 2015. Vintilă Horia fut un des esprits complexes du siècle dernier. Il a écrit en plusieurs langues (français, espagnol et italien), sans oublier le roumain car, disait-il, « il n'y a qu'une Terre Promise, celle où on a appris à vivre³ ». Il est le seul écrivain roumain qui a obtenu le Prix Goncourt et nul autre écrivain roumain n'illustre à ce point le thème de l'exil.

Son œuvre majeure est en français. Elle est constituée d'un impressionnant nombre de romans parmi lesquels *Dieu est né en exil* (Prix Goncourt, 1960), *Le Chevalier de la résignation* (1961), *Les Impossibles* (1962), *La Septième lettre* (1964), *Une femme pour l'Apocalypse* (1968), *Persécutez Boèce* (1987), publiés dans de grandes maisons d'édition : Fayard, Plon, Julliard, La Table Ronde, Le Rocher, L'Âge d'Homme.

Vintilă Horia, né Caftangioglu, voit le jour le 18/31 décembre 1915⁴ à Segarcea, dans la province roumaine qui fut aussi celle de Brancusi, l'Olténie⁵. À la fin de la première guerre mondiale, les Caftangioglu vivent en Bessarabie et ensuite aux alentours de la ville moldave de Roman. Selon une page du *Journal d'un paysan du Danube*, « C'est là que mon âme s'est formée et c'est ce paysage qui a engendré mon four à images, mon horizon et mon style, les modelant en même temps à la mesure de mes instincts⁶ ». Si l'enfant a été marqué par certains contes des haïdouks, les écrits de Jules Verne ou par des romans d'aventures (*Les*

3 V. Horia, *Journal d'un paysan du Danube*, Paris, La Table Ronde, 1966, p. 40.

4 La Roumanie n'abandonne le calendrier julien qu'en 1923, ce qui explique la mention de deux dates, 18/31, cette dernière correspondant au système grégorien.

5 P. Crăciunescu, *Vintilă Horia – Translittérature et Réalité*, Veauche, L'Homme Indivis, 2008.

6 V. Horia, *Journal d'un paysan du Danube*, *op. cit.*, p. 19.

Trois Mousquetaires), l'adolescent sera envoûté par Eminescu, Baudelaire, Schopenhauer et Cervantès.

En 1933, Vintilă Horia s'inscrit en Droit, contre son gré, mais il va fréquenter aussi les Lettres et la Philosophie à l'université de Bucarest. Il entame une brève carrière de diplomate.

Attaché de presse à Rome en juillet 1940, Vintilă Horia y restera jusqu'à début septembre, quand il sera évincé du poste par le régime de la Garde de Fer⁷ puisqu'il n'était pas inscrit dans ses rangs. En effet, malgré toutes les malveillances, spéculant sur l'orientation politique de droite de Vintilă Horia, le futur lauréat du Goncourt n'a jamais été légionnaire⁸. Ceci est prouvé par les documents qui sont accessibles aujourd'hui. Vintilă Horia est de retour à Bucarest en décembre 1940 et il démissionne du ministère.

Étudiant à Vienne, Vintilă Horia s'y voit nommé attaché de presse en mars 1942. Le deuxième (et dernier) épisode de la carrière de diplomate de l'écrivain va durer jusqu'au 23 août 1944, date à laquelle la Roumanie, en guerre depuis 1941 aux côtés de l'Axe, change de camp. Dans ce contexte, devenu le représentant d'un pays ennemi, tout le corps diplomatique roumain de Vienne est interné par les Allemands jusqu'en juin 1945. Libérés par les troupes anglaises, les diplomates roumains seront transférés en Italie. En septembre 1945, Vintilă Horia refuse l'embarquement sur le bateau envoyé à Naples par les autorités de Bucarest afin de rapatrier les Roumains. Et cela parce qu'il avait la certitude du destin communiste de la Roumanie, régime qui s'y installera d'ailleurs quelques mois plus tard, en mars 1946. La décision de ne plus retourner à Bucarest marque la fin d'une première étape dans la vie de l'écrivain et, en même temps, l'aube d'une autre, sans retour : *celle de l'exil*. Vintilă Horia ne reviendra plus jamais en Roumanie.

L'étape italienne de Vintilă Horia prend fin en février 1948 quand il obtient un visa argentin. L'écrivain et son épouse restent à Buenos Aires jusqu'en mars 1953. Il est chargé d'un cours de littérature roumaine. En mars 1953, grâce à une bourse, le rêve d'un retour en Europe s'accomplit. Directeur de la section des Études italiennes du *Centro Superior*

7 La Garde de Fer arrive au pouvoir après l'abdication du roi Carol II (6 septembre 1940); elle y resta jusqu'en janvier 1941, quand le maréchal Ion Antonescu, le chef de l'État, la pourchasse à cause de ses nombreux abus et crimes commis.

8 Même abstraction faite de ses propres déclarations, il existe des documents capitaux à l'appui, notamment ceux conservés dans les archives de la fameuse Securitate roumaine.

de *Investigaciones Científicas*, dans la capitale espagnole, Vintilă Horia créa une petite agence littéraire, tout en se dédiant au journalisme culturel.

Hanté par l'ombre d'Ovide et par le problème de l'exil, il commence, en octobre 1957, l'écriture de *Dieu est né en exil*, le premier roman de sa « trilogie de l'exil ». Pour lui, même Dieu est né en exil !

Rédigé en Français, comme tous ceux qui suivront, à une seule exception⁹, ce texte paraîtra chez Arthème Fayard, en 1960, avec une préface de Daniel Rops de l'Académie Française. Ce fût un succès foudroyant, dont le « coup de tonnerre » ne tardera pas à retentir. Couronné par le prestigieux Prix Goncourt en 1960, Vintilă Horia se trouva d'emblée au centre d'un immense scandale, la fameuse « affaire Vintilă Horia¹⁰ », qui éclata juste après l'attribution de son prix.

Dû au soi-disant passé profasciste de l'auteur, ce scandale fut orchestré par les autorités communistes de Bucarest, suite au refus du romancier d'honorer une invitation de l'Ambassade Roumaine en France pour célébrer le Prix Goncourt. Pour lui, le contraire aurait équivalu à un pacte honteux avec les bourreaux du goulag roumain. De ce fait, il subit la vengeance orchestrée dans l'ombre par Mihai Ralea, envoyé par le gouvernement roumain spécialement dans ce but. *L'Humanité* ouvrit le bal avec un « dossier Horia », repris ensuite par *Les Lettres françaises*, *Le Figaro*, *L'Aurore*.

Contrairement à ce qu'affirmait cette « propagande diffamatoire¹¹ », Vintilă Horia n'a jamais appartenu à la Garde de Fer. Les accusations sont fausses : il y avait bien un Caftangioglu, membre de la Garde de Fer, mais c'était un homonyme... Les textes de sa jeunesse ont été tronqués et manipulés par la traduction.

En fait, l'écrivain dérangeait par son attitude indomptable contre le communisme et le pouvoir totalitaire. Dans la lettre adressée au Président de l'Académie Goncourt, Vintilă Horia écrit : « En effet, à la suite des campagnes menées aussi bien contre l'Académie que vous présidez, que contre moi-même, et bien qu'elles comportent beaucoup d'inexactitudes, je ne veux pas être une cause de dissensions dans un

9 V. Horia, *Un sepulcro en el cielo (Un tombeau dans le ciel)*, Barcelona, Planeta, 1987. En effet, excepté ce texte, les autres romans parus de son vivant, même ceux publiés d'abord en espagnol, ont été écrits en français.

10 J. Robichon, *Le Défi des Goncourts*, Paris, Denoël, 1975, chap. « Un coup de tonnerre : l'affaire Vintilă Horia », p. 234-241.

11 *Ibid.*, p. 239.

pays qui veut bien m'accueillir. Ce serait à la fois ingrat à son égard et desservir les lettres françaises¹² ». Cela explique pourquoi l'histoire des prix Goncourt retient pour l'année 1960 : « 21 novembre (attribué, mais non décerné). Vintilă Horia : *Dieu est né en exil* (Fayard¹³) ». Malgré ses déboires, le scandale accroît la célébrité de l'écrivain : les contrats de traduction (en Allemagne, aux États-Unis, en Angleterre, etc.) se succèdent, les éditions aussi.

S'installer en France, chose faite cette année-là, signifiait l'accomplissement d'un rêve d'enfance. Une fois à Paris, Vintilă Horia est *chez lui* : « J'ai senti tout de suite [...] que je pourrais y rester, non pas en étranger, mais en parent, que les relations que j'entretenais depuis mon enfance avec l'esprit de la France avaient mûri à tel point, que des frontières éclataient autour de moi et que *mon pays* augmentait à perte de vue¹⁴... ».

Ancré dans la culture française par sa formation, Vintilă Horia s'y enracine aussi par ses romans. Le second de la trilogie, *Le Chevalier de la résignation*, paru en 1961, fut suivi par *Les Impossibles* (1962), tous les deux chez Fayard, puis par *La Septième lettre*, chez Plon (1964). Le thème de l'exil et du salut par le sacré et l'amour prend d'autres visages. L'écrivain continua à dévoiler les clivages du monde actuel par l'entremise du jeu de plusieurs niveaux différents du temps historique – technique narrative très saisissante dans *Une femme pour l'Apocalypse* (Julliard, 1968). L'extraordinaire roman *Persécutez Boèce !*, à la frontière entre littérature, physique quantique et métaphysique, clôt la *trilogie de l'exil* en 1983¹⁵.

À Gif-sur-Yvette et Paris, Vintilă Horia resta jusqu'en 1964, quand il repartit pour l'Espagne, où il commença sa brillante carrière universitaire à l'École Officielle de Journalisme, devenue ultérieurement la Faculté des Sciences de l'Information dans le cadre de L'université Complutense de Madrid. C'est là qu'il créa un département de littérature universelle et contemporaine en 1972, l'année de sa naturalisation espagnole. De 1980 à sa retraite, en 1986, Vintilă Horia fut professeur de littérature contemporaine à l'université Alcalá de Henares.

Afin de vérifier ses intuitions métaphysiques sur la connaissance contemporaine, Vintilă Horia procéda à un long voyage pour trouver,

12 *Ibid.*, p. 240.

13 *Ibid.*, p. 266.

14 *Ibid.*, p. 175.

15 Écrit en français, publié d'abord en traduction espagnole (Madrid, Dyrsa), puis aux Éditions L'Âge d'Homme de Lausanne, 1987.

selon son expression, les « centres de la terre ». Il sillonna le monde pour rencontrer les scientifiques, les philosophes, les théologiens, les artistes et les écrivains. Parmi les personnalités croisées lors de ce voyage, qui se déroula de janvier 1969 à mai 1970, on compte Werner Heisenberg, Ferdinand Gonseth, Stéphane Lupasco, Gabriel Marcel, Arnold Toynbee, Olivier Messiaen et Raymond Abellio. Pour Vintilă Horia, la littérature n'est pas une activité quelconque, mais *une technique de connaissance* du même ordre que la physique, la biologie, l'astronomie, la psychologie ou la peinture. Rongé par une tumeur cérébrale impitoyable, Vintilă Horia quitta ce monde le 4 avril 1992. Il était âgé de 77 ans.

Les rumeurs sur son passé profasciste continuent de sévir car l'infâme sentence du Tribunal du Peuple de 1946 qui proclamait, à tort, Vintilă Horia comme « criminel de guerre », n'a pas encore été abrogée. Ce Tribunal du Peuple était d'obédience soviétique et, dans sa composition, il n'y avait qu'un seul juge ! C'est au nom de cette sentence que le titre de Citoyen d'Honneur de la ville de Segarcea (sa ville natale), qui lui a été attribué en 2015, lui a été retiré en 2016. Suite à un procès intenté par la fille de l'écrivain, Cristina Horia (qui vit à Madrid), le titre lui a été finalement rendu. Cet acte est à mettre à l'honneur de la justice roumaine. Le Tribunal de Dolj a reconnu, dans sa sentence du 14 décembre 2018, que les actes qui ont servi à sa condamnation en 1946 (quelques articles dans la presse) ne répondaient aucunement au qualificatif de « crime de guerre ».

Personnellement, je crois que c'est notre devoir moral de réparer la grande injustice qui a été commise au moment de l'affaire du Prix Goncourt, par exemple en mobilisant les autorités roumaines pour faire les démarches nécessaires auprès des autorités françaises et mettre enfin le portrait de Vintilă Horia à sa place, à l'Académie Goncourt.

Citons d'autres exemples d'exilés roumains illustres.

Eugène Ionesco (1909-1994) est un représentant de premier ordre du grand mouvement de renouveau de l'art théâtral du *xx^e* siècle, connu sous le nom de « théâtre de l'absurde » ou « théâtre de la dérision ». Ce mouvement aux ramifications internationales a été initié en France par Eugène Ionesco et Samuel Beckett. 1950 est l'année décisive pour Ionesco. Le 11 mai a lieu la première représentation de l'« anti-pièce » *La Cantatrice chauve* dans la mise en scène de Nicolas Bataille. En 1951, a lieu la première représentation de *La Leçon* au Théâtre de Poche, en

1952 – la première représentation des *Chaises* au Théâtre Lancry et en 1953 – première représentation du « pseudo-drame » *Victimes du devoir* au Théâtre du Quartier Latin. En janvier 1970, Ionesco est élu membre de l'Académie française au fauteuil de Jean Paulhan. En 1990, Ionesco entre dans la Bibliothèque de la Pléiade.

Gherasim Luca (1913-1994) fut un grand poète. Ce sont les Éditions José Corti qui ont publié la majeure partie de son œuvre. En 1994, il met fin à ses jours, en se jetant dans la Seine, « puisqu'il n'y a plus de place pour les poètes dans ce monde¹⁶. »

Deux noms se détachent dans le domaine du journalisme : Monica Lovinescu (1923-2008) et Virgil Ierunca (1920-2006), qui ont vécu en France. Leurs émissions à la radio « Europe Libre », très écoutées en Roumanie, ont certainement apporté une contribution importante à la chute du régime totalitaire roumain.

Parmi les philosophes qui ont vécu en France, Emil Cioran et Stéphane Lupasco sont des noms importants.

Emil Cioran (1911-1995) a été un des plus grands penseurs du xx^e siècle. Magicien du paradoxe, sa philosophie est d'une étonnante vitalité tout en prêchant le désespoir. En 2011, Cioran fait son entrée dans la Bibliothèque de la Pléiade. Le succès posthume de Cioran auprès des jeunes d'aujourd'hui est à méditer.

La philosophie de Stéphane Lupasco (1900-1988) prend comme point de départ la physique moderne et la logique axiomatique, ce qui singularise la philosophie de Lupasco dans le contexte de la philosophie du xx^e siècle. Lupasco introduit le *principe du tiers inclus* – selon lequel *il existe un troisième terme T qui est à la fois A et non-A*. Lupasco montre que l'acceptation du principe du tiers inclus, loin de conduire à l'imprécision, à l'arbitraire, au chaos, aboutit à un formalisme logique précis et prédictif. En 1991, Stéphane Lupasco est élu Membre posthume de l'Académie Roumaine.

Un géant du xx^e siècle est Mircea Eliade (1907-1986). Son œuvre est immense et novatrice. Fondateur de l'histoire moderne des religions, il est aussi un remarquable romancier. Ses livres *Le Mythe de l'éternel retour* (1949) et surtout *Le Sacré et le Profane* (1956) le rendent connu en France. À l'automne 1945, il s'installe à Paris et Georges Dumézil l'invite à la V^e section de l'École Pratique des Hautes Études pour présenter les premiers chapitres de ce qui deviendra plus tard, en 1949, son *Traité*

16 P. Răileanu, *Gherasim Luca*, Paris, Oxus, 2004, p. 171.

d'histoire des religions, publié avec une préface de Georges Dumézil¹⁷. La France lui accorde un visa permanent de séjour. Durant cette période, il fréquente régulièrement les Rencontres d'Eranos d'Ascona, en Suisse. Mircea Eliade envisage de faire sa carrière en France. Mais, suite à une campagne des autorités roumaines, par l'intermédiaire de l'Ambassadeur de Roumanie en France, le mathématicien Simion Stoilow, qui présente Eliade comme « doctrinaire du fascisme », sa demande d'entrée au Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS), comme attaché de recherche, n'aboutit pas. En mai 1957, l'université de Chicago lui confie le titre de professeur titulaire à la chaire d'histoire des religions. En 1958, il devient chef de département. En 1976, il est reçu comme *Doctor Honoris Causa* de l'université de Paris-Sorbonne. En 1985, une chaire d'histoire des religions « Mircea Eliade » est fondée à la Faculté de Théologie de l'université de Chicago. En 1990, il est élu Membre d'Honneur de l'Académie Roumaine.

Dans le domaine théologique se distinguent Mgr. Vladimir Ghyka (1873-1954), qui a vécu en France, diplomate du Saint-Siège, arrêté par les communistes à près de 80 ans, mort en prison et déclaré bienheureux et martyr en 2013 et Alexandre Safran (1910-2006), qui a vécu en Suisse, grand rabbin de la Roumanie pendant la Seconde Guerre mondiale et puis grand rabbin de Genève.

Dans le domaine de la linguistique, un nom universellement connu est Eugenio Coseriu (1921-2002), le maître de la linguistique générale, qui a vécu en Allemagne.

Deux noms extrêmement importants dans le domaine de l'esthétique sont Matila Ghyka et Pius Servien, qui sont, tous les deux, les fondateurs de l'esthétique mathématique.

Matila Ghyka (1881-1965) s'installe à Paris en 1925, où il fréquente Paul Valéry, Marcel Proust, Antoine de Saint-Exupéry et Léon-Paul Fargue. Matila Ghyka devient célèbre en 1931, quand il a publié son chef d'œuvre *Le Nombre d'or*, qui a eu un énorme retentissement sur le plan international. Sa théorie esthétique est fondée sur deux intuitions majeures : le rôle de la symétrie mathématique et la nécessité d'une théorie mathématique du rythme.

17 M. Eliade, *Traité d'histoire des religions*, préface de G. Dumézil, trad. M^{me} Carciu, J. Gouillard, A. Juilland, M. Şora et J. Soucasse, éd. revue et corrigée par G. Dumézil, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque scientifique », 1949, coll. « Petite bibliothèque Payot », 1977.

Pius Servien (nom de plume de Nicolae Șerban Coculescu, 1902-1959) était esthéticien, mathématicien, philosophe des sciences, poète, compositeur, peintre. L'idée centrale de la théorie esthétique de Pius Servien est l'existence d'un langage total, avec deux pôles : le langage scientifique et le langage lyrique. Il est le premier penseur qui a proposé un modèle mathématique des structures rythmiques. En 1939, il est nommé Chevalier de la Légion d'Honneur pour services rendus à la littérature française. Servien obtient, en 1942, le Prix Paul Verlaine de l'Académie Française.

Les Roumains ont donné à l'Europe (en Italie, en Suisse, en Allemagne et en France) des musiciens prodigieux : le grand compositeur George Enesco (1881-1955), le chef d'orchestre Sergiu Celibidache (1912-1996), les pianistes Clara Haskil (1895-1960) et Dinu Lipatti (1917-1950). Dans le domaine du théâtre s'illustre la divine actrice Elvire Popesco (1894-1993).

Il y a des peintres célèbres comme Victor Brauner (1903-1966) et Horia Damian (1922-2012). Et la sculpture moderne est dominée par l'œuvre de son fondateur, Constantin Brancusi (1876-1957), dont l'atelier a été reconstitué en face du Centre Pompidou, à Paris.

Enfin, les Roumains qui ont travaillé dans le domaine de la science et de la technologie ont laissé des traces durables.

Ainsi, le mathématicien Pierre Sergescu (1893-1954) a été l'un des fondateurs de l'école française de l'histoire des sciences. Le grand physicien Alexandre Proca (1897-1955) a été le fondateur de l'école française de physique théorique.

L'exil sans retour a porté ses fruits. Parmi les fondateurs de différents domaines de la connaissance, on trouve les noms des exilés roumains. Cette créativité portée à ses plus hauts niveaux est une sublime vengeance contre l'histoire.

Reste à discuter de la réception de l'exil roumain en Roumanie.

En octobre 2016, « La Bibliothèque de l'Exil Roumain à Paris – Basarab Nicolescu » a été inaugurée à la Bibliothèque Aman de Craïova, dans une salle spécialement aménagée pour recevoir ma donation : livres de bibliophilie numérotés et avec dédicaces, revues de l'exil, affiches, programmes, photos, coupures de presse recueillies par moi depuis près de 50 ans. Cette collection constitue le noyau de départ du futur Musée de l'Exil Roumain de Craïova qui a comme siège le magnifique

bâtiment de la maison Dianu, au centre de Craïova et qui sera fonctionnel dans deux ans. En fait, le Musée existe déjà par les archives de Leonid Mamaliga, Vintilă Horia, Cicerone Poghirc, Andrei Șerban, Adrian Codrescu, Paul Barbănegră et Mircea Milcovitch qui ont fait l'objet de généreuses donations.

L'enjeu de ce Musée de l'Exil, unique dans les anciens pays de l'Est, est grand. D'une part, il s'agit de la réunification de la culture roumaine, en reconnaissant le fait qu'une grande partie de la culture roumaine s'est réalisée en exil. Cette reconnaissance aura un impact considérable sur la culture roumaine d'aujourd'hui. D'autre part, la dimension européenne de l'exil roumain va retentir inévitablement sur la construction de l'Europe, par l'achèvement de l'intégration de la Roumanie dans l'Union européenne et par la reconnaissance par les pays européens du rôle des Roumains dans l'édification des cultures des différents pays de l'Europe.

Ainsi, l'exil sans retour va porter aussi ses fruits paradoxaux sur l'Europe tout entière.

Basarab NICOLESCU